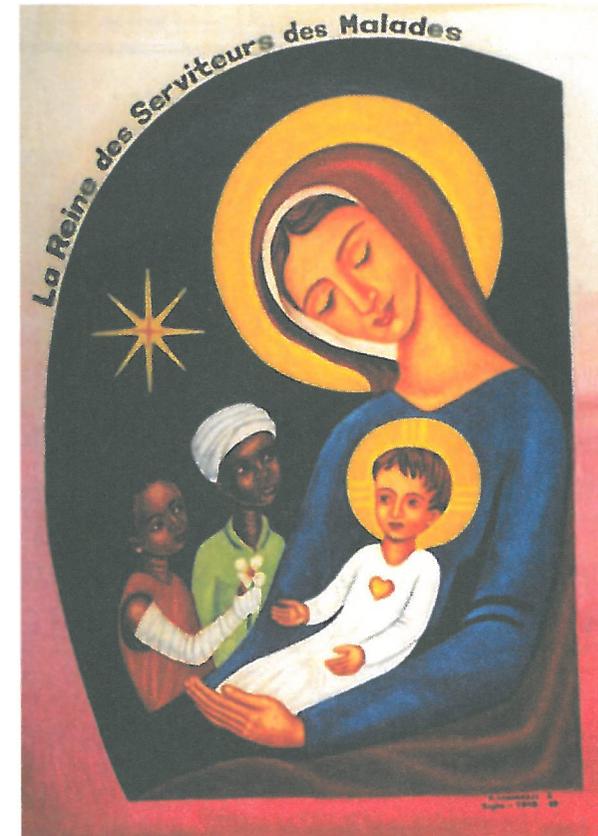




E sprit Saint, tu souffles en nous
une brise légère
fraîcheur de l'âme,
et tu nous donnes
de reprendre à tout moment
la marche de l'inquiétude vers la confiance,
de l'ombre vers la clarté.
Dans le silence de nos nuits
comme de nos jours,
tu fais croître en nous une vie intérieure,
au point d'avancer
de découvert~~e~~ en découverte.

Frère Roger, Taizé



SOMMAIRE

- Editorial p 1
- Méditation : *Croire ou ne pas croire*
P. Bernard Moeglé p 2
- Réflexion : *Santé et bien-être.*
Le corps réel et le corps imaginaire
Mario Bizzoto p 4
- Témoignage : « *Petite méditation de vacances* »
Gilbert Duflot p 14

Toute personne désireuse de rejoindre la Famille Camillienne de France doit se faire connaître auprès des responsables à l'adresse ci-dessous :

Famille Camillienne de France
179 bis, bd Pasteur, B.P. 26
94363 BRY-SUR-MARNE
E-mail : famille.camillienne@free.fr
Site : <http://famille.camillienne.free.fr>

Participation aux frais du bulletin : 21 € (10 numéros par an)

Prochain bulletin : octobre 2005

Comité de Rédaction

Père Michel Riquet – Marie-Christine Brocherieux – Simone Bonifaci –
Eric Dieudonné – Anne-Marie Huet – Marie-Josèphe Morteau

A-DIEU PERE ANDRE PRIMAULT

Premier accompagnateur spirituel de la Famille Camillienne de France de avril 1997 à février 2001

Etre fidèle à celui qui vient de nous quitter,
c'est le faire vivre avec nous ;
c'est transmettre son visage,
sa voix, son message,
aux autres, aux proches comme aux inconnus.
Alors la vie tronquée de ceux qui nous précèdent,
grâce à Dieu, germera sans fin.

(extrait du texte final de ses obsèques, le 31 août 2005)



A-DIEU DOMINIQUE

Frère et beau-frère de François-Xavier et Micheline DEBAISIEUX

Le Père Michel a célébré la messe d'obsèques, le 1^{er} septembre 2005, dans l'église de Chennevières, près de Bry-sur-Marne entouré de la famille et des membres de la Famille Camillienne.

Priez pour eux !



Vous êtes tous invités à participer

à l'élaboration de ce bulletin.

MERCI DE NOUS FAIRE PARVENIR
VOS ARTICLES, SUGGESTIONS, PRIERES,
AVANT LE 30 SEPTEMBRE
POUR LE NUMERO D'OCTOBRE.

Et chaque mois si vous le souhaitez.

MERCI.

EDITORIAL

Bien chers tous,

Dans un évangile lu à la fin de cet été, Jésus pose cette question essentielle à ses disciples, « *Pour vous, qui suis-je ?* ». Question qu'il est toujours bon de se poser et de se re-poser. C'est le thème de la méditation « **Croire ou ne pas croire** » qui nous est proposée pour cette rentrée, si nous voulons continuer à mettre Jésus au centre de nos vies et de nos actions.

Gilbert, nous a envoyé son témoignage, qui répond à cette méditation, alors qu'il était encore en vacances. En effet, les vacances sont un changement mais aussi un autre temps pour Dieu.

Certes, après une longue coupure due à l'été, il a pu arriver des bonnes et des tristes nouvelles, à tous niveaux. Nous avons été hélas témoins de catastrophes aériennes, de désolations climatiques, d'incendies, ou de deuils proches, mais aussi de joies et d'espérance, comme de belles rencontres, et comme les Journées Mondiales de la Jeunesse à Cologne.

« **L'Eglise est comme une famille humaine, mais elle est aussi, en même temps, la grande famille de Dieu, par laquelle Il forme un espace de communion et d'unité dans tous les continents, dans toutes les cultures et dans toutes les nations.** », rappelait le Pape Benoît XVI lors de la veillée avec les jeunes, le samedi 20 août dernier.

Chaque baptisé peut ainsi être heureux d'appartenir à une grande famille et avec elle de marcher avec le Christ.

Bonne reprise à chacun !

Le Comité de rédaction

MEDITATION

Croire ou ne pas croire

Homélie prononcée à l'Hôpital Saint-Camille (Bry sur Marne) lors de la messe du dimanche 21 août à partir de l'Évangile selon saint Matthieu 16, 13-20

Tout homme est amené à se situer sur ce point.

Ici en Europe, bien qu'il y ait de moins en moins de pratiquants, les sondages montrent que la foi en Dieu sortait malgré tout chez beaucoup.

La mobilisation de tant de jeunes aux JMJ de Cologne, et l'impact du témoignage de Jean-Paul II sont signes d'espoir : l'Esprit Saint conduit l'Église. Dans un monde qui tend à se détruire, même beaucoup de valeurs sont bafouées, la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ est toujours libératrice, source de salut.

Je reviens du Bénin, et dans ce pays, comme dans l'Afrique entière, tout le monde est croyant. L'idée du néant après la mort n'existe pas. Une harmonie est nécessaire entre les créatures et le créateur, un lien avec les esprits qui le représentent. La relation avec Dieu fait donc partie de la vie quotidienne. L'homme n'est rien sans Dieu, surtout dans un contexte de misère.

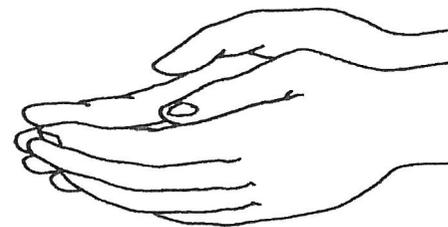
Mais l'annonce de Jésus-Christ n'est pas plus facile pour autant. Mon ancien évêque mettait surtout les chrétiens en garde contre le comportement chauve-souris : si leur foi est endormie le jour, ils risquent, la nuit, de retourner à leurs pratiques animistes si incrustées dans leur vie.

Revenons au texte de l'Évangile de ce jour. Les opinions sur Jésus sont multiples, mais ce dernier s'y intéresse à peine. Ce qui lui

Alors j'ai demandé au Seigneur de m'aider pour me réinvestir dans mon travail d'aide-soignant. Je lui ai demandé : « Inspire-moi dans mes paroles et dans mes gestes, que mes mains deviennent tes mains, comme tu le faisais avec saint Camille. Donne-moi d'être miséricordieux et de voir en la personne du patient le Christ qui souffre ».

De ce fait mon travail devient ministère d'Église.

Gilbert Dufлот, FC



TEMOIGNAGE

Petite méditation de vacances

Le travail d'aide-soignant en soins palliatifs est particulier pour l'accompagnement que l'on vit auprès de ces personnes qui sont atteintes du cancer.

Sur les patients que nous accueillons, dix pour cent seulement sortent du service. Certains vivent encore quelques années, parfois même un traitement est remis en route. Inutile de vous dire que cela vous change dans votre vie, d'accompagner ces gens qui meurent.

Ce temps de vacances itinérantes m'a permis de faire une coupure avec mon travail.

Je trouve que depuis que je suis en soins palliatifs, je découvre l'importance de ce que l'on appelle le ici et maintenant. C'est-à-dire vivre l'instant présent. En un mot je dirais : savoir apprécier le moment que l'on vit.

Cela m'a beaucoup aidé en vacances.

Savoir profiter de ce que l'on voit, entend, sent ou touche.

C'est aussi une prière d'action de grâce envers le Seigneur pour la santé qui me permet de voir et de découvrir comme la nature est belle.

C'est tellement formidable d'avoir tous ses sens et tous ses membres qui fonctionnent bien et qui permettent de contempler les merveilles de la Création.

C'est aussi difficile de revenir dans le travail après avoir vécu sur les bords de la mer de Normandie ou de Bretagne.

importe, c'est l'expérience personnelle que chaque disciple a faite de lui : « Pour vous qui suis-je ? »

Surprenante est la réponse de Pierre, au nom de tous : « Tu es le Messie, le Fils du Dieu vivant ». On peut se demander s'il avait pleinement conscience de ce qu'il disait, et de ce qui lui était révélé.

Mais la réponse de Pierre suffit à Jésus. Il exulte en action de grâce : « Bienheureux es-tu, Simon. »

Jésus sait bien qu'aucune parole d'homme ne pourra rendre compte de son identité. Seul Dieu peut y aider.

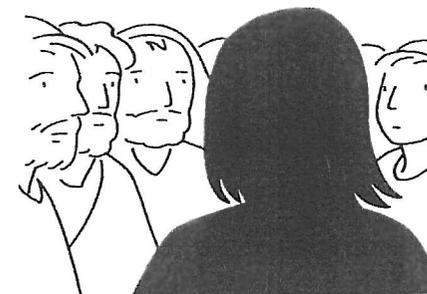
Par contre, il est important que notre foi soit personnelle, convaincue, et qu'elle repose sur le Christ, mort et ressuscité pour nous.

Suivre le Christ, c'est être à l'ordre de l'amour, un amour si fort que rien ni personne ne pourra nous en séparer.

Frères et sœurs, quand la maladie ou les épreuves nous tombent dessus, ne quittons pas des yeux Celui que nous avons reconnu comme notre Seigneur et notre Dieu. Et il nous affermira.

Père Bernard Moeglé, religieux camillien,
missionnaire à Davougon au Bénin.

*Pour vous
qui suis-je ?*



REFLEXION

*Santé et bien-être**Le corps réel et le corps imaginaire*

Article paru dans la revue *Camillianum*, Nouvelle série, n. 13, Année V, premier quadrimestre 2005, sous le titre : *Salute e benessere, Il corpo reale e il corpo immaginario*.
Traduction : B. Grasser

C'est un fait connu que le corps malade parle, annonce un dérangement et élève la voix pour demander de l'aide. Cette affirmation comporte implicitement que le corps sain se tait, en quelque sorte, la santé étant quelque chose qui se cache dans la conscience. En fait, le corps parle toujours, mais, lorsqu'il est en bonne santé, il ne se fait entendre qu'en forme discrète, non ressentie.

Les attributs qui lui sont inhérents constituent une liste abondante. Certains d'entre eux sont liés au désir qui veut un corps beau, agile, fort, efficace et surtout sain. Presque toutes ces qualifications sont facilement compréhensibles. Par exemple, tous savent ce que signifie un corps athlétique. Il suffit de le mettre à l'épreuve et d'en relever les prestations. Mais il n'est pas aussi facile de déterminer son degré de santé. On a essayé une définition qui se prête à diverses critiques. Il a été dit que la santé est le fait de se sentir à son aise sous l'aspect physique, psychique et social. La définition saisit des caractères fondamentaux.

Certains se disent en bonne santé parce que toutes les fonctions de l'organisme entrent dans la norme. Ce type de santé est réductif. Il oublie la composante psychologique, l'équilibre et la sérénité d'âme. Un individu peut se sentir à l'aise, en harmonie avec son physique et

Il ne suffit pas de guérir et de survivre. On veut surtout sauvegarder des besoins, par exemple l'usage de la raison, la capacité de communiquer. En l'absence de ces moyens, on met sérieusement en doute la qualité de la vie. Ce problème devient particulièrement aigu dans le cas des diagnostics prénataux, lorsqu'on rencontre des malformations chez celui qui doit naître. Cela vaut-il la peine de maintenir en vie un être gravement handicapé dans ses fonctions ? Sa vie sera-t-elle une vie valide ? Déjà les questions sont fausses. Elles mettent en effet en discussion une valeur intangible. Une fois qu'on accepte les questions mal posées, il est pensable qu'on acceptera aussi les réponses corrélatives, indépendamment de leur sensibilité morale manquante. L'élimination d'êtres humains n'a aucune légitimité sinon celle de faire sienne la pratique de l'hygiène raciale.

Au-delà des aspects éthiques que la question comporte, on observe que la faisabilité d'une médecine technique, demandée par le patient et rendue disponible par la médecine répond à la conception utopique d'une vie heureuse et d'une humanité affranchie de la souffrance.

Adorno stigmatise ce nouveau masque de la santé, sur lequel il voit les signes particuliers de la mort. La vie contemporaine se déroule à l'enseigne de la fausseté et là où la vie est fautive, tout devient trompeur, y compris ce qui passe sous le nom de santé.

D'après ce que l'on vient de dire, il est logique de conclure que le corps sain ne s'identifie pas avec le corps imaginaire et donc d'autant moins avec celui du bien-être qui est strictement lié à celui de l'imaginaire. A ce point on se demande instinctivement ce qu'est un corps sain.

Mario Bizzotto

Professeur d'Anthropologie philosophique
à l'Institut International de Théologie Pastorale de la santé
« Camillianum »

(suite de l'article dans le prochain bulletin)

de lui et quasi étrangère, il se trouvera à vivre comme un prisonnier dans sa propre maison. Il prétend tirer de son corps une figure que celui-ci ne lui accordera jamais parce qu'elle est étrangère à ses possibilités.

Le corps imaginaire se prête à être facilement le centre de besoins induits, il est créé pour consommer. Il trouve sa raison d'être dans la jouissance de biens et dans l'excitation des sensations que créent l'instabilité et la nouveauté. Et puis, du moment qu'elles sont d'autant plus convoitées qu'elles sont plus nouvelles, elles ne doivent pas durer longtemps. Seule une chose dure sans interruption : le désir avec son impossibilité d'être assouvi, rongé surnoisement par l'insatisfaction et par la peur de perdre des occasions de frissons ou d'épuiser la totalité de la liste. Dans un cas, on craint de perdre des occasions de plaire, dans l'autre d'épuiser la liste en arrivant au sommet et de n'avoir plus rien d'autre pour assouvir son désir. Les deux formes de peur « font ensemble en quelque sorte qu'aucune extase ne peut être perçue comme définitive ou non perfectible, qu'aucune sensation ne peut être dite absolue, qu'aucune distance parcourue ne peut dépendre d'explorations ultérieures ».

En bonne compagnie avec l'idéal du bien-être, nous trouvons, revenue récemment sur l'avant-scène, la notion de qualité de la vie, adoptée comme critère de règle pour la santé. Elle est décidée par chacun. Il lui revient de déterminer lorsque la vie est plus ou moins valable. On lui laisse le choix au sujet des transplantations, sur les interventions pour prolonger la vie, les amputations, les opérations de chirurgie esthétique. Vient la question : cela vaut-il encore la peine de vivre à la suite de certaines mutilations ? Le propre projet de vie est-il encore réalisable ? Les objectifs que la personne se donne à atteindre deviennent déterminants ainsi que les valeurs auxquelles elle fait référence. Sur la base de celles-ci on pèse l'intérêt et l'opportunité des remèdes à prendre, les soins à entreprendre et éventuellement à suspendre.

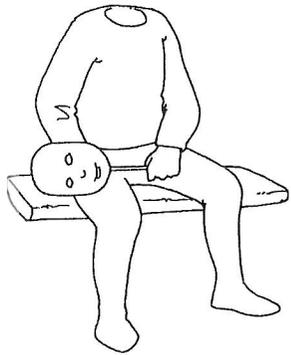
être cependant fragile psychologiquement : irritable, inquiet, craintif, peu sociable ou ombrageux. On peut aussi penser le contraire, par exemple qu'un aveugle ou un handicapé se sent serein et jeune, sans percevoir son handicap comme humiliant.

Pour qu'on puisse parler de corps sain, on ne peut tenir à l'écart la composante psychique. Déjà l'adage du poète latin Juvénal associe l'esprit et le corps et parle de « mens sana in corpore sano ». Les termes peuvent être intervertis, sans rien retirer à la sagesse du dicton ancien. Il est également juste de parler de « corpus sanum in mente sana ». Le concept de corps comporte la psyché sans laquelle le corps dégénère en pure entité physique, réalité étendue, expérimentable et objectivable. On parle du corps vécu et du corps réfléchi : dans le premier cas, il est perçu de manière harmonique comme jeu dégage de toutes ses composantes et n'est plus même perçu, mais simplement vécu comme évident et spontané. Cela se passe dans la danse, dans les exercices de gymnastique, dans les moments extatiques de l'enchantement. En ce cas le corps, se fond avec l'esprit, il fait tout un avec lui et coopère en parfaite entente.

Mais il suffit de l'apparition d'une petite perturbation pour rompre l'enchantement : une crampe d'estomac, un point au foie, une douleur au bras. Dans tous ces cas, le corps change d'aspect ; il devient objet de réflexion. La main qui, auparavant, disparaissait dans l'oubli, dès qu'elle perçoit une douleur, se rend présente, n'exécute plus les ordres de la volonté comme précédemment. Pourtant, les erreurs, qui se rencontrent inévitablement, ne sont pas nécessairement une entrave pour la santé, mais elles peuvent coopérer à sa réalisation, elles peuvent donc raviver le désir d'un corps idéal qui est d'autant plus le fruit de l'imagination qu'elle s'éloigne davantage de la réalité et par conséquent d'un réel état de santé.

Le corps imaginaire

C'est un stéréotype de relever que le corps est fruit de la nature et de la culture, mais il n'est pas hors de propos de le rappeler encore une fois. L'observation fait référence aux dons reçus par naissance et à ceux qui ont été construits par « l'art ». On ne réussit pas toujours à trouver l'accord entre ce qu'on est par nature et ce qu'on se propose de devenir. On peut être contrarié parce qu'on voudrait avoir un visage plus linéaire, une taille plus élevée, une voix plus douce. Ici interviennent des difficultés qui entraînent des complexes psychologiques et contrarient les rapports de la convivialité. Il y a des personnes qui ressentent de la gêne à paraître en public, ne sont pas contentes d'elles-mêmes et ne s'acceptent pas pour ce qu'elles sont. Il surgit alors un conflit entre le corps réel qui a été donné par naissance et le corps imaginaire que l'on veut obtenir par sa propre initiative. La provocation du désir d'un corps idéal est stimulée par divers modèles fournis par l'écran de la télévision, par le cinéma et par le sport.



Ce serait une erreur de considérer comme sain le corps idéal. Il peut en effet déboucher sur l'effet opposé à celui qui est poursuivi. Les inconvénients qui en découlent sont à portée de main. Actuellement, par exemple deux syndromes s'imposent à l'attention : la boulimie et l'anorexie nerveuse. Les deux concernent l'alimentation. L'une se caractérise par l'ingestion excessive de nourriture, l'autre au contraire par le refus de celle-ci. Nous sommes apparemment en face de deux phénomènes pathologiques opposés. Ils ont en fait un dénominateur commun : avoir un corps maigre derrière

transitoire et éphémère. On passe d'une situation à l'autre en reproduisant la figure du vagabond qui ne reconnaît aucun lieu comme patrie. Ne trouvant pas le corps qu'il rêve, il finit par vivre au-delà de lui-même, dans le royaume de l'imaginaire. Le monde du rêve est alimenté par des images, créées spécialement par ses concitoyens de la société de l'artifice où l'on ne rencontre pas le vrai corps, adapté à la mesure du possible. La recherche du corps idéal est dictée par un état de frustration. Comme il ne peut être trouvé dans le contexte où la situation nous place, on est porté instinctivement à le rechercher hors de la réalité, dans la fantaisie.

Le maintien en forme vit dans le jeu de l'imagination et écarte du contexte dans lequel s'écoule normalement la vie. C'est pour cela qu'il ne facilite pas l'acquisition d'un état de santé. Il se fait une fracture avec le monde contre lequel on nourrit de l'hostilité. Plus la personne donne son accord et cède aux flatteries du désir ou du caprice, plus le rapport avec l'environnement se charge de ressentiment et plus on en arrive à faire défaut le sens de la mesure. La soif immodérée de perfection qui s'insinue dans l'âme de l'individu, bien loin de la perfectionner, la blesse en l'affaiblissant.

Pour celui qui aspire à faire de son propre corps un idéal de force exubérante, la question santé devient une valeur de faible intérêt et de bas rang. De là vient l'erreur qui n'assure pas au corps un équilibre et une stabilité intérieure. Pour vouloir trop être en bonne santé, on finit par faire une place à la maladie. Déjà Illich parle de iatrogénèse, rappelant comment l'appareil institutionnel, obsédé par les préoccupations concernant la santé, devient à son tour cause de maladie. « La tutelle institutionnelle de la santé équivaut à une négociation systématique de la santé ». L'observation d'Illich ne s'arrête pas à l'institution mais elle s'étend aussi à l'environnement privé et elle engage le particulier. Tant que l'homme contemporain pousse pour acquérir un autre corps, plus sain et plus avenant, il n'acceptera pas le sien et il le vivra comme une chose se situant loin

social où il se concrétise en coutumes et devient mode et mentalité. C'est un idéal très convoité que d'être en forme, de perfectionner son physique jusqu'à le pousser jusqu'au plus haut degré d'efficacité, en ayant recours à des règles diététiques, à des techniques mécaniques, à des interventions chirurgicales, dans la mesure où l'appareil scientifique les rend disponibles. Vivre dans la plénitude et dans l'exubérance vitale est une qualification dynamique, fruit de la hardiesse de chaque individu. Il lui appartient de prendre en main le sort de son physique et de le gérer selon son bon plaisir. Il n'y a effectivement pas de statuts en mesure de fixer ce qui constitue la forme ou règle qui marque les limites entre la santé et le bien-être.

Si le corps sain tend à une stabilité relative, constatée selon les mesures de valeur qui rentrent dans la norme, le corps en forme, à son tour, tend, de par sa nature, à une grande flexibilité et capacité d'adaptation aux situations contingentes. Il ne recherche pas seulement la santé, mais aussi la qualité de celle-ci. L'idéal visé se déplace sans cesse, libère le désir du toujours plus. Le sujet qui épouse le bien-être comme but de sa vie, l'idolâtre de la forme éblouissante, appelé aussi « le collectionneur de plaisir », ne s'attend jamais aux succès moissonnés, ne se considère jamais comme payé. Il se sert de tous les moyens disponibles pour être ce qu'il désire et, étant donné que l'insatiabilité fait partie du désir, une fois un niveau atteint, il est immédiatement prêt pour partir vers un autre niveau supérieur. Il se sent appelé à des prestations toujours plus exigeantes et à des records toujours plus élevés. Il est attiré de manière irrésistible par un mirage en perpétuel mouvement, vers une forme de bien-être satisfaisant qui, sans laisser de répit, enlève le calme et la sérénité de l'esprit.

On veut une réalité supérieure, un corps qui ne peut jamais exister. Ce processus implique aussi la punition de la frustration. Parce qu'il n'y a pas de répit pour une réalité proportionnée, devenue objet de rejet parce que trop modeste et ordinaire, précisément parce qu'on avance le prétexte de viser le plus, on est toujours dans un état

lequel se dessine le corps idéal. Les efforts pour l'atteindre aboutissent à des résultats qui ne correspondent pas à ce qu'on a désiré. Plutôt que d'arriver à un corps sain, on finit par aboutir à un phénomène pathologique et de plus difficile à traiter.

Le type boulimique engloutit de la nourriture de manière démesurée. Il cherche ensuite à l'écouler de diverses manières, et même, comme le dit le terme explicite, en vomissant. Mais il n'est pas nécessaire de recourir à des méthodes aussi désagréables que le vomissement. L'industrie pharmaceutique et alimentaire fournit des moyens moins répugnants en mesure d'annuler les substances hypercaloriques. On trouve sur le marché des aliments qui permettent d'obtenir un double objectif : apaiser l'appétit et, en même temps, garder la ligne. Mais la chose ne semble pas réussir aussi facilement que le prétendent les mass médias.

La pulsion cachée pousse à perdre le contrôle et à unir les deux types : boulimie et anorexie. Si l'on fait attention à leur attitude profonde, on retrouve la même recherche : le désir d'un corps idéal. Les uns sont soumis au mécanisme de vouloir être maigres, mais, n'y réussissant pas, se laissent séduire par l'extrême contraire. Les autres réussissent à vaincre l'instinct naturel de la faim jusqu'à ressentir de la nausée pour la nourriture. Ces derniers répriment leur tendance à la faim en la châtiant et en l'annulant. Derrière les deux pathologies, fruit de la culture opulente, se cache



l'idéal du corps parfait. On tente de le construire selon les suggestions de son propre désir, mais, pour ce qui concerne sa propre intention, l'écart par rapport au corps sain, plutôt que de se réduire, s'accroît au contraire.



A cette déviation s'en ajoute une autre qui lui est collatérale : la recherche de la figure exemplaire. L'idéal ne doit pas rester hypothétique, mais être transplanté dans la réalité. Dans ce cas, l'aide est apportée par les personnages construits par la propagande et par la mode. On imite leurs gestes, on redit leurs phrases, on reproduit leur coiffure, on met les mêmes vêtements. Commence alors une bataille d'émulation qui ne connaît pas de trêve. Et pas seulement, mais elle conduit même à des exagérations. Celui qui se sent poussé par le désir d'incarner un modèle se soumet à une autodiscipline exténuante. Il fait de son modèle un lit de Procuste dans lequel il ne se sent jamais à l'aise. Il reste toujours quelque chose qui dépasse ou qui manque. Son propre corps ne coïncide jamais avec l'idéal et il est donc conduit à le plier à des régimes stressants de diète, de jeûne, de marche, d'exercices de gymnastique. Tout cela constitue une autre forme d'anorexie : le refus du corps réel dont l'acceptation est un présupposé dont il faut tenir compte pour le rendre sain et il l'est d'autant plus qu'il est le propre corps.

Le premier pas à franchir est de s'accepter pour ce qu'on est. Vouloir être autre est déjà le signe d'une gêne psychique. Cela fait penser à la grenouille de la fable qui buvait de l'eau à n'en plus finir parce qu'elle voulait devenir aussi grosse que le bœuf et qui finit par éclater. Unamuno a raison lorsqu'il remarque qu'il est bon de vouloir s'améliorer soi-même mais qu'à l'opposé vouloir l'impossible ne l'est pas. Le corps est sujet au caractère transitoire du temps. Il ne reste jamais le même. Avec l'accumulation des années, il mûrit et vieillit.

L'âge avancé comporte une diminution des énergies et des activités, mais il n'en comporte pas nécessairement une perte de la santé. Ce n'est pas seulement le jeune qui est en bonne santé, le vieillard l'est aussi lorsqu'il sait accepter sa propre condition et vivre harmonieusement avec son entourage.

On a remarqué que le corps n'est jamais isolé de la société dont il reproduit parfaitement l'image. S'il en est ainsi, il n'est pas faux d'en déduire que l'anorexie et la boulimie sont des symptômes pathologiques d'une culture. De même que l'on refuse la nourriture, de même on refuse la tradition et les valeurs qu'elle a proposées. Au nom d'une culture du désir, utopique et idéale à l'excès, on rejette non sans animosité le passé et le présent dont on est particulièrement mécontent. Les fruits que l'on retire de ce processus sont délétères : inquiétude, inconstance, incertitude, désorientation et frustration. Le contraste entre le corps idéal et le réel reflète une situation d'inconfort de la société. Les témoignages à ce sujet sont plus que persuasifs. Le plus connu est proposé par un penseur que Girard stigmatise comme anorexique par excellence : Nietzsche.

Peut-être le jugement de Girard pourrait-il paraître excessif, et pourtant les points qui le justifient ne manquent pas. Nietzsche lui aussi fait partie de ceux qui présentent un corps idéal, idolâtré comme racine de toute une culture. Au fond, c'est un corps qui n'existe pas et, du moment qu'il n'existe pas, il devient une chimère. Du même pas s'avancent Marcuse et Foucault, suspects de tendances boulimiques et anorexiques, en raison de leur hostilité contre la tradition devant laquelle ils éprouvent une réaction de refus et de vomissement. Tout cela confirme la conviction que le corps et la culture forment un tout unique. Ils souffrent des mêmes maladies et des mêmes conflits.

Le bien-être idéal et la qualité de la vie

L'expérience du corps a le caractère de la mobilité. Du cadre littéraire et philosophique, on passe par la force des choses au cadre